

Exposition

19
10



19
01

Communiqué de presse

Prix Pictet Human

Le plus grand prix mondial de photographie consacré au développement durable fait escale à Luxembourg

19/10/2024
— 19/01/2025
11:00 - 19:00

Cercle Cité
Luxembourg

Entrée libre

Vernissage : 18.10.2024 à 18:00

Après *Consumption* en 2014, le Prix Pictet revient cette année à l'espace d'exposition *Ratskeller* du Cercle Cité pour présenter sa dixième édition, consacrée au thème *Human*. Cette exposition mettra en valeur le travail des douze photographes finalistes, qui ont exploré le thème de l'humanité sous un angle à la fois unique et contemporain, et portera plus spécifiquement sur les œuvres de la lauréate Gauri Gill, photographe indienne qui, depuis plus de vingt ans, met en lumière les zones périphériques et le quotidien des populations rurales de l'Inde.

Le Prix Pictet, qui est le plus grand prix mondial de photographie consacré au développement durable, cherche à utiliser le pouvoir de la photographie pour sensibiliser un large public aux grands enjeux environnementaux. Il a été décerné à dix reprises depuis sa création en 2008 par le groupe Pictet, chaque édition ayant un thème propre qui met en lumière un aspect particulier du développement durable.

Pour cette édition, douze photographes remarquables ont ainsi été présélectionnés pour leur travail d'exploration puissante des différentes dimensions du thème *Human*. Chacun de ces finalistes, à sa manière tout à fait unique, scrute notre humanité commune et le large spectre de nos interactions avec le monde. Leurs portfolios relèvent aussi bien de la photographie documentaire, du portrait, du paysage, que de l'étude de la lumière et des procédés, et offrent un regard attentif sur le sort des peuples indigènes, les conflits, l'enfance, l'effondrement des processus économiques, les vestiges de l'occupation humaine et du développement industriel, la violence des gangs, la vie aux confins des États et les mouvements migratoires. Leur œuvre réévalue notre rôle en tant que gardiens de notre planète, et apporte un éclairage sur les questions cruciales du développement durable, au cœur des préoccupations du Prix Pictet depuis sa création il y a quinze ans.

Lors d'une cérémonie organisée en septembre 2023 au Victoria and Albert Museum (première étape de la tournée internationale de l'exposition), la photographe indienne Gauri Gill est devenue la lauréate du Prix Pictet *Human* et a reçu un prix de 100 000 francs suisses. Elle a été sélectionnée par un jury indépendant parmi douze finalistes. Son œuvre met l'accent sur sa conviction de travailler avec et au sein de la communauté, à travers ce qu'elle nomme « l'écoute active ». Depuis plus de vingt ans, elle est en



Cercle Cité
Place d'Armes BP 267,
L-2012 Luxembourg

T (+352) 46 49 46-1
info@cerclecite.lu
www.cerclecite.lu

La Ville de Luxembourg
a confié la gestion du
Cercle Cité à l'Agence

luxembourgeoise
d'action culturelle



contact étroit avec des populations marginalisées dans le désert de l'ouest du Rajasthan, et s'est aussi rapprochée ces dix dernières années d'artistes autochtones de l'État du Maharashtra.

À la clôture de l'exposition au Victoria and Albert Museum, le Prix du public et un prix de 10 000 francs suisses ont également été remis au photographe colombien Federico Ríos Escobar, qui a su capturer avec émotion le calvaire de jeunes migrants sud-américains et de leurs parents dans leur périlleuse traversée du Darién, une jungle montagneuse quasi infranchissable à la frontière séparant la Colombie du Panama. Il a été créé pour permettre au public de voter pour l'une des séries de photographies sélectionnées et approfondir le dialogue autour des questions essentielles explorées par le Prix Pictet.

Les finalistes étaient :

Hoda Afshar , Iran	Michał Łuczak , Pologne
Gera Artemova , Ukraine	Yael Martínez , Mexique
Ragnar Axelsson , Islande	Richard Renaldi , États-Unis
Alessandro Cinque , Italie/Pérou	Federico Ríos Escobar , Colombie
Siân Davey , Royaume-Uni	Vanessa Winship , Royaume-Uni/Bulgarie
Gauri Gill , Inde	Vasanth Yoganathan , France

Pendant plus de 40 ans, **Ragnar Axelsson** a cartographié les changements majeurs dans la vie des populations indigènes, des paysages et des environnements en marge du monde habitable. L'œuvre d'**Alessandro Cinque** est imprégnée de son intérêt pour le quotidien des Indiens des hauts plateaux andins et la destruction de leur habitat. **Gauri Gill** a passé plus de vingt ans à photographier la joie, la douleur et la tendresse jalonnant la vie d'Indiens qui tentent de survivre dans la région désertique isolée du Rajasthan. **Federico Ríos Escobar** offre de douloureux instantanés d'enfants dont les parents ont choisi de migrer de l'Amérique du Sud vers les États-Unis en traversant la dangereuse jungle du Darién, une zone quasiment infranchissable située à la frontière entre la Colombie et le Panama. **Michał Łuczak** documente les vestiges indélébiles laissés par une industrie minière autrefois prospère sur les paysages de Haute-Silésie (Pologne). Le journal visuel de **Gera Artemova** commence avec le bombardement, par la Russie, de sa ville natale Kiev (Ukraine), le 24 février 2022. Le travail de **Vasanth Yoganathan** est empli des espoirs et désespoirs qui hantent la jeunesse de La Nouvelle-Orléans (États-Unis) depuis le passage de l'ouragan Katrina. **Vanessa Winship** compose des portraits soignés d'écolières vivant dans les régions frontalières de Turquie. Les îles iraniennes dépayantes et mystérieuses d'Ormuz, de Qeshm et de Hengam sont le terrain de jeu du photographe **Hoda Afshar**. **Yael Martínez** a réalisé ses tirages rayés et percés de trous d'épingle en hommage à des membres de sa famille, victimes de la violence, qui fait partie du quotidien dans l'État mexicain du Guerrero. **Richard Renaldi** et **Siân Davey** utilisent le jardin comme un lieu d'espoir et de reconnexion, un endroit qui sert à la fois de métaphore au cœur humain et de source d'harmonie.

Le jury indépendant chargé de décerner le Prix Pictet *Human* était composé de :

Sir David King, FRS (président)
Fondateur et président,
Climate Crisis Advisory Group (Groupe
consultatif sur la crise climatique)

Funmi Iyanda
Directrice artistique, OYA Media

Philippe Bertherat
Président du Musée d'art moderne et
contemporain (MAMCO) de Genève

Sally Mann
Lauréate, Prix Pictet *Fire*, 2021

Jan Dalley
Rédactrice artistique, *Financial Times*

Jeff Rosenheim
Conservateur de la fondation/de la
collection/des archives Joyce Frank
Menschel et du fonds photographique du
Metropolitan Museum of Art de New York

Duncan Forbes
Responsable de la photographie,
Victoria and Albert Museum, Londres

Les éditions Hatje Cantz ont publié un livre accompagnant l'exposition, qui présente les photographes sélectionnés et propose un florilège de clichés exceptionnels provenant d'un groupe plus large de candidats. Cette publication, qui contient des essais de l'historien David Christian et de l'écrivaine Meehan Crist, comporte également un entretien spécial réalisé par Michael Benson, directeur du Prix Pictet, avec le photographe Sebastião Salgado, grand défenseur de la photographie humanitaire.

Après le Victoria and Albert Museum de Londres, l'exposition du Prix Pictet *Human* sera visible dans d'autres grands musées à San Diego, Shanghai et Munich en 2024.

Organisation

Cercle Cité en collaboration avec Prix Pictet

À propos du Prix Pictet

Le Prix Pictet, qui est le plus grand prix mondial de photographie consacré au développement durable, cherche à exploiter le pouvoir de la photographie pour sensibiliser un large public aux grands enjeux environnementaux. Il a été décerné à dix reprises depuis sa création en 2008 par le groupe Pictet, chaque édition ayant un thème propre qui met en lumière un aspect particulier du développement durable.

Les concurrents sont présélectionnés par un réseau de plus de 300 spécialistes indépendants, parmi lesquels figurent des critiques d'art, des conservateurs de musée et autres experts en arts visuels. Ceux-ci sont invités à recommander les portfolios dont les clichés se distinguent à la fois par leur force visuelle et par la puissance de leur message. Depuis la création du Prix Pictet, plus de 5 000 photographes dont le travail témoigne, d'une manière ou d'une autre, de la fragilité de notre planète, ont ainsi été présélectionnés.

Un jury indépendant sélectionne ensuite les finalistes, ceux dont l'œuvre est jugée remarquable au plan artistique et qui explorent une problématique en rapport étroit

avec le thème de l'édition. Après une évaluation des œuvres présélectionnées dans le cadre d'une exposition, le jury désigne un lauréat qui reçoit un prix de 100 000 francs suisses.

Une exposition présentant les clichés des artistes sélectionnés est ensuite accueillie sur une douzaine de sites dans différents pays, afin de faire connaître leur travail auprès d'un large public. À ce jour, le Prix Pictet a organisé environ 120 expositions dans plus de quarante-cinq villes à travers le monde.

Les neuf lauréats précédents sont : Benoit Aquin (*Water*, 2008), Nadav Kander (*Earth*, 2009–10), Mitch Epstein (*Growth*, 2011), Luc Delahaye (*Power*, 2012–13), Michael Schmidt (*Consumption*, 2014), Valérie Belin (*Disorder*, 2015–16), Richard Mosse (*Space*, 2017–18), Joana Choumali (*Hope*, 2019–20) et Sally Mann (*Fire*, 2021–22).

À propos des photographes

Lauréate 2024

Gauri Gill

Naissance : Chandigarh, Inde, 1970

Lieu de vie et de travail : New Delhi

Série : *Notes from the Desert*

Biographie

Gauri Gill a étudié au Delhi College of Art, à la Parsons School of Design, à New York, et à l'université de Stanford, en Californie. Ses œuvres ont été exposées dans le monde entier, notamment à la Whitechapel Gallery de Londres (2010), à la Wiener Holocaust Library de Londres (2014), au San José Museum of Art de Californie (2015) et à la Biennale de Kochi-Muziris, dans l'Etat indien du Kerala (2016). En 2017, son travail a été exposé à Documenta 14, à Athènes (Grèce) et à Cassel (Allemagne), à la 7e Biennale de Moscou et au Centre Pompidou, à Paris. Il a été présenté au Musée Tinguely, à Bâle (2018), au MoMA PS1, à New York (2018), à la 58e Biennale de Venise (2019), à Chobi Mela, à Dhaka (2019) et au BAMPFA, à Berkeley, en Californie (2020). Sa première grande exposition a eu lieu à la Schirn Kunsthalle de Francfort en 2022, puis a été transférée en janvier 2023 au Musée d'art moderne Louisiana, à Humlebaek (Danemark). Elle expose également dans des lieux éloignés du monde de l'art, notamment des bibliothèques publiques, des écoles de village ou encore des associations. Ses œuvres sont aussi exposées dans des institutions telles que le Museum of Modern Art de New York, la Tate Modern de Londres, la Smithsonian Institution de Washington et le Fotomuseum de Winterthur (Suisse). Elle a notamment reçu le prix Grange, décerné par la Galerie d'art de l'Ontario (2011), et un India Today Art Award (2018). Elle a également été Creative Arts Fellow à la Rockefeller Foundation Bellagio Center, en Italie (2013), et a été la première Roberta Denning Visiting Artist à Stanford (2022). Gauri Gill a récemment publié deux livres avec les éditions Patrick Frey sur ses collaborations avec des artistes locaux : *Acts of Appearance* (2022) et *Fields of Sight* (2023).

Déclaration de l'artiste

« Lors de mes nombreuses visites dans les régions reculées du Rajasthan, j'ai été témoin d'une réalité complexe que j'ignorais complètement en tant que citadine. Vivre pauvre et sans terres dans le désert revient à une dépendance inéluctable envers soi-même, envers les autres et envers la nature. Ces fragments d'expériences communes se retrouvent aujourd'hui dans de vastes archives photographiques intitulées *Notes from the Desert*, qui englobent divers récits et formes de création d'images. » - **Gauri Gill**

En avril 1999, j'ai entrepris de photographier les écoles de village du Rajasthan. Ayant grandi principalement en ville, j'ai rapidement pris conscience que l'école n'était qu'un microcosme au sein d'une réalité complexe dont je ne connaissais rien. Lors des

nombreux séjours que j'ai effectués au fil des décennies dans le désert du Thar, à l'ouest du Rajasthan, j'ai été témoin de tout le cycle de la vie : les années de sécheresse et l'année de la grande mousson, mais aussi des tempêtes de sable qui peuvent provoquer de la fièvre et des inondations suffisamment graves pour détruire des maisons. J'ai suivi le cycle agricole, les migrations, les hommes se rendant au travail dans le Gujarat et le Maharashtra, les programmes « Nourriture contre travail », l'aide à l'emploi rural et d'autres programmes publics, les voyages nomades, les épidémies, le paludisme cérébral, la tuberculose, les hôpitaux débordés et les enseignants en sous-effectif ; la mort par morsure de serpent, de vieillesse ou encore par immolation par le feu pour avoir fourni une dot insuffisante ; la mort d'un chameau au cours d'une année dont on se souviendrait comme l'année de la mort du chameau ; les naissances ; les mariages ; les mariages d'enfants ; les élections de dharnas ; les élections nationales et de panchayats ; les festivals ; les querelles qui durent de génération en génération ; les cérémonies ; les prières... Et, tout au long de ce parcours, mes valeureux amis, qui m'ont guidée.

Photographes finalistes

Hoda Afshar

Naissance : Téhéran, Iran, 1983

Lieu de vie et de travail : Melbourne, Australie

Série : *Speak the Wind*

Biographie

Hoda Afshar a commencé sa carrière de photographe en 2005, et a obtenu dès l'année suivante une licence en arts appliqués et en photographie à l'École d'art et d'architecture de l'Université Azad de Téhéran. Elle a déménagé en Australie en 2007 et obtenu un doctorat en arts créatifs à l'Université Curtin de Perth, en 2019. Ses œuvres ont été présentées à la Triennale d'Aichi à Nagoya, au Japon (2022), mais aussi, dans le cadre d'une exposition individuelle intitulée *Speak the Wind*, à la Monash Gallery of Art à Melbourne, lors du Festival international de la photographie PHOTO 2022 ; et dans le cadre de l'exposition *Thinking Historically in the Present* à la 15e Biennale de Sharjah (2023). Parmi les prix remportés par Afshar figurent le National Photographic Portrait Prize, décerné par la National Portrait Gallery, à Canberra (2015), ainsi que le Bowness Photography Prize de la Monash Gallery of Art (2018). En 2021, elle a remporté le People's Choice Award du Ramsay Art Prize attribué par la galerie d'art d'Australie du Sud, à Adélaïde. La même année, elle s'est vu décerner un Sidney Myer Creer Creative Fellowship. Les œuvres d'Hoda Afshar sont présentes au sein de collections du Victoria and Albert Museum (Londres), de la National Gallery of Victoria (Melbourne), de l'Art Gallery of South Australia, de l'University of Auckland Art Collection (Nouvelle-Zélande), du Monash University Museum of Art (Melbourne) et de l'Art Gallery of New South Wales (Sydney). Sa première monographie, *Speak the Wind*, a été publiée par MACK à Londres en 2021. Elle enseigne la photographie et les beaux-arts au Victorian College of the Arts de l'Université de Melbourne.

Déclaration de l'artiste

« Au cœur des coutumes de ces îles, il existe une croyance selon laquelle des vents maléfiques peuvent posséder quelqu'un et le rendre malade. Et selon le rite correspondant, un maître spirituel parle au vent par l'intermédiaire du patient atteint, afin de retarder son départ. » - **Hoda Afshar**

Dans les îles du détroit d'Ormuz, au large de la côte méridionale de l'Iran, une culture locale singulière a émergé au fil de plusieurs siècles d'échanges culturels et économiques. Parmi les principales croyances figure l'existence de vents – généralement considérés comme maléfiques – capables de posséder quelqu'un et de le rendre malade. Pour y remédier, un rite prévoit l'intervention d'un chef spirituel, qui communique avec le vent par l'intermédiaire du patient atteint, dans l'une des nombreuses langues locales ou étrangères, afin de retarder son départ.

Par méfiance ou par peur du pouvoir du langage à faire apparaître l'invisible, les croyances concernant ces vents sont rarement évoquées ouvertement. L'existence de croyances et de pratiques similaires dans de nombreux pays africains donne à penser qu'elles ont pu être amenées de l'Afrique du Sud-Est vers le sud de l'Iran, avec la traite des esclaves par les Arabes. Ce projet décrit l'histoire de ces vents et les traces qu'ils ont laissées sur ces îles et leurs habitants – un témoignage visible de l'invisible, vu à travers l'œil de l'imagination.

Gera Artemova**Naissance** : Kiev, Ukraine, 1973**Lieu de vie et de travail** : Kiev, Ukraine**Série** : *War Diary***Biographie**

Le travail de Gera Artemova a été beaucoup exposé dans des galeries et des festivals en Europe et aux États-Unis, notamment au BursaPhotofest en Turquie (2012), au Phoenix Art Museum en Arizona (2014) et aux journées de la photographie d'Odesa/Batumi en Ukraine (2016). Plus récemment, ses clichés ont été exposés au Semperdepot, Atelierhaus de l'Académie des beaux-arts de Vienne (2019), au Centre d'art contemporain de Toruń, en Pologne (2020), au Musée national d'art et de culture de Mystetskyi Arsenal, à Kiev (2021), et au Centre d'art contemporain Yermilov, à Kharkiv, en Ukraine (2021). En 2022, le travail de Gera Artemova a été présenté au festival Images Vevey en Suisse, à la Biennale Vizura de Zagreb et au Künstlerhaus de Vienne ; et en 2023, au Centre d'art et de culture de Castello di San Michele, en Sardaigne. Elle a été en lice ou a reçu une mention spéciale dans le cadre de plusieurs prix, notamment les International Photography Awards (2008), les Sony World Photography Awards (2010) et le Kolga Tbilisi Photo Award (2015). Gera Artemova est membre de l'UPHA (Ukrainian Photographic Alternative), communauté culturelle créée pour favoriser et soutenir le développement de la photographie ukrainienne contemporaine.

Déclaration de l'artiste

« *War Diary* ne traite pas particulièrement d'événements extérieurs, mais plutôt des émotions et des états d'âme ressentis en temps de guerre. En plus d'être de nature descriptive, les images revêtent une signification symbolique. » - **Gera Artemova**

Réveillée dans mon appartement de Kiev au petit matin du 24 février 2022 au son des explosions, j'ai immédiatement compris que la Russie commençait à envahir l'Ukraine. Le lendemain, ma famille et moi nous sommes réfugiés chez des parents à Vyhraiv, un village de la région de Tcherkassy, à 130 km de Kiev. À la fin du mois de mai 2022, après trois mois d'exil, nous sommes revenus à Kiev et avons décidé d'y rester. J'ai commencé mon journal visuel le matin des premiers bombardements, dès que j'ai pu me remettre du choc. Je raconte ma propre vie et celle de ma famille, et je décris notre environnement plus large. La série n'a pas de chronologie stricte ; dans les diptyques, des clichés de la période d'évacuation peuvent figurer à côté de photos que j'ai prises une fois revenue à Kiev. L'idée principale est la connexion interne qui lie ces clichés, qui devient une métaphore. *War Diary* traite principalement des émotions et des états d'âme ressentis en temps de guerre. En plus d'être de nature descriptive, les images revêtent une signification symbolique et universelle.

Ragnar Axelsson**Naissance** : Reykjavik, Islande, 1958**Lieu de vie et de travail** : Reykjavik, Islande**Série** : *Where the World is Melting*

Biographie

Ragnar Axelsson a été photojournaliste de 1976 à 2020 au *Morgunbladid*, premier quotidien islandais en termes de diffusion, et a travaillé en freelance dans le monde entier, notamment au Groenland, en Alaska, en Sibérie, en Lettonie, en Lituanie, au Mozambique, en Afrique du Sud, en Chine et en Ukraine.

Le travail de Ragnar Axelsson a été largement exposé, en Islande comme à l'international. Il a reçu plus de 20 prix islandais en photojournalisme, ainsi qu'une mention honorable au prix Leica Oskar Barnack en 2001, et a été finaliste de ce même prix en 2020. Il a remporté le Grand Prix du Festival international de la photo de mer, à Vannes, en France (2003), et son livre *Andlit Nordursins* (dont l'édition anglaise est intitulée *Faces of The North*) a remporté l'Icelandic Literary Prize de 2016 dans la catégorie « non-fiction ». Ses photographies ont été publiées dans *Life*, *Newsweek*, *Stern*, *GEO*, *National Geographic*, *Time* et *Polka Magazine*. Ragnar Axelsson a publié huit livres au total, dont *Jökull* (2018) et, plus récemment, *Arctic Heroes* (2020). Il a reçu la Croix du Chevalier de l'Ordre du Faucon, la plus haute distinction islandaise.

Déclaration de l'artiste

« Une tradition millénaire, celle des sociétés de chasseurs, est en train de disparaître. Il est donc primordial de documenter leur vie, méconnue du reste du monde. Les prochaines générations qui vivront dans l'Arctique seront confrontées à une réalité bien différente. » - **Ragnar Axelsson**

Dans l'Arctique, les changements surviennent à un rythme plus soutenu que dans le reste du monde : la fonte rapide de la banquise et des glaciers met en péril les terrains de chasse, forçant ainsi les chasseurs inuits à abandonner leurs villages. Une tradition millénaire, celle des sociétés de chasseurs, est en train de disparaître. Il est donc primordial de documenter leur vie, méconnue du reste du monde.

J'ai accompagné les chasseurs de l'Arctique pendant près de quarante ans, assisté au recul de la banquise et ressenti la peur de l'avenir de ses habitants. Dès mes premiers voyages en Arctique, j'ai eu le sentiment qu'il fallait photographier cette région pour en préserver l'histoire. Un peu partout, les signes du réchauffement se multiplient : les glaciers reculent, la toundra dégèle et les incendies de forêt font rage. Les scientifiques nous mettent en garde, et nous ne pouvons pas les ignorer. Tant qu'il y a de la vie, il y a de l'espoir, et tout autant que le reste du monde, les sociétés du Grand Nord doivent garder l'espoir. N'oublions pas non plus qu'il y a des opportunités et des solutions.

Alessandro Cinque

Naissance : Orvieto, Italie, 1988

Lieu de vie et de travail : Lima, Pérou

Série : *Peru, a Toxic State*

Biographie

En 2019, après avoir étudié au Centre international de photographie de New York, Alessandro Cinque s'est installé à Lima pour se plonger dans la culture et la société péruviennes et approfondir son travail de longue haleine. La même année, il a commencé à travailler comme pigiste pour Reuters, couvrant l'ensemble de la région andine. Ses travaux ont été exposés dans le monde entier. En 2023, il a remporté le World Press Photo dans la catégorie Amérique du Sud, le Prix Développement durable des Sony World Photography Awards et le Grand prix Terre Solidaire. Il a également été finaliste ou candidat à de nombreux autres prix. En 2021, Alessandro Cinque a reçu des subventions du Fonds d'urgence de la National Geographic Society et du Fonds pour les reportages en temps de crise du Centre Pulitzer. Ses photos sont régulièrement publiées dans la presse internationale, et notamment dans *The New York Times*, *The Wall Street Journal*, *The Washington Post*, *The Guardian*, *Al Jazeera*, *6Mois*, *GEO*, *Stern* et *Libération*. En 2022, l'une de ses prises de vue a fait la couverture du National Geographic et il est devenu *National Geographic Explorer*. En janvier 2023, il a publié son premier fanzine,

où il retrace son travail sur les peuples quechuas au cours des six dernières années.

Déclaration de l'artiste

« Je documente la coexistence précaire entre les Quechuas des Andes et les multinationales minières qui exploitent leur territoire. Ces populations paient un lourd tribut à l'extraction de métaux précieux en termes de santé, de terres agricoles ravagées et de relation perturbée avec leur patrimoine et leur identité ancestrale. » - **Alessandro Cinque**

Mon travail décrit la difficile coexistence entre le peuple indigène quechua, sa terre et l'industrie minière. Les communautés quechuas établies à proximité du corridor minier péruvien ont enduré des siècles de discrimination, de pollution et de stagnation économique, et ce malgré les richesses minérales qui les entourent. Le pays possède en effet d'importantes réserves de cuivre, d'argent et d'or – mais sous le soleil écrasant, l'opulence métallique côtoie une pauvreté abjecte. Aujourd'hui, les Andes demeurent le lieu de vie des populations indigènes les plus pauvres du pays, dont les richesses, jadis pillées par les Espagnols, sont aujourd'hui exploitées par des multinationales. Les sources d'eau sont soit détournées pour l'exploitation minière, soit polluées. Nombreux sont les indigènes péruviens qui ont des métaux lourds dans le sang, ce qui provoque anémies, maladies respiratoires et cardiovasculaires, cancers ou encore malformations congénitales. L'exploitation minière a aussi détruit les champs et tué le bétail, moteur de l'économie locale puisque les Quechuas entretiennent un lien privilégié avec la terre, qu'ils cultivent avec un soin particulier. En plus de souiller le sol avec des métaux toxiques, les sociétés minières ont transfiguré la relation entre ces peuples et leur terre, entraînant la disparition progressive du folklore et de l'identité des Andes.

Siân Davey

Naissance : Brighton, Royaume-Uni, 1964

Lieu de vie et de travail : Devon, Royaume-Uni

Série : *The Garden*

Biographie

Le travail de Siân Davey a été exposé à l'échelle internationale dans le cadre d'expositions individuelles et collectives, notamment à Aperture (New York, 2018), aux Deichtorhallen (Hambourg, 2021), à la Richard Saltoun Gallery (Londres, 2021) et lors d'Images Vevey (Suisse, 2022). Ses œuvres sont notamment conservées dans les collections du Science Museum et du Victoria and Albert Museum (Londres), du Centre national des arts plastiques (Paris) et de la Martin Parr Foundation (Bristol). Elle a remporté plusieurs prix, dont l'Arnold Newman Award pour les nouvelles tendances en matière de portrait photographique, à New York (2016), et le Prix Virginia, à Paris (2016). Son travail a été sélectionné trois années de suite, de 2015 à 2017, pour l'exposition du Taylor Wessing Photographic Portrait Prize à la National Portrait Gallery (Londres). Le livre de Siân Davey, *Looking for Alice* (2015), qui retrace les premières années de sa fille, porteuse de trisomie 21, a été sélectionné pour les PhotoBook Awards 2016 de la Fondation Paris Photo-Aperture et pour les Book Awards 2017 de la Fondation Kraszna-Krausz. En 2018, elle a publié son deuxième livre, *Martha*, qui retrace le parcours d'un autre de ses quatre enfants.

Déclaration de l'artiste

« Nous avons travaillé d'arrache-pied pour débroussailler notre jardin, négligé depuis de longues années. Au fur et à mesure de son évolution, *The Garden* a attiré le voisinage, moteur de joie, d'interconnexion, d'aspiration, de sensualité et de défi. Il est devenu une métaphore du cœur humain. » – **Siân Davey**

« Et si on remplissait notre jardin de fleurs sauvages et d'abeilles ? Et si on invitait les promeneurs rencontrés par-delà notre mur à entrer pour que tu les prennes en photo ? »

Voilà le genre de propositions formulées par mon fils Luke dans la cuisine, pendant l'hiver 2021. Notre jardin était alors à l'abandon depuis au moins dix ans. Il s'en est suivi un pèlerinage : un acte continu pour cultiver un espace d'amour, une offrande à l'humanité. Nous avons travaillé d'arrache-pied ; nous avons fait des recherches, semé, prié et partagé nos rêves sans relâche. Nous avons recueilli les récits des promeneurs avec lesquels nous avons discuté par-delà le mur de notre jardin, un lieu devenu un espace propice aux confessions.

À mesure que les fleurs s'épanouissaient, elles attiraient le voisinage – les mères et leurs filles, les grands-parents, les solitaires, les marginaux, les adolescents, les amoureux, les cœurs brisés, celles et ceux qui avaient passé leur vie à dissimuler leur honte. *The Garden* est devenu une expression de joie, d'interconnexion, d'aspiration, de sensualité et de défi, une métaphore du cœur humain. Il nous a permis de comprendre que nous étions plus que nos souffrances, et que nous n'étions séparés ni de la nature ni les uns des autres : nous sommes tous interconnectés du simple fait d'être des humains.

Michał Łuczak

Naissance : Catovice, Pologne, 1983

Lieu de vie et de travail : Catovice

Série : *Extraction*

Biographie

Michał Łuczak est titulaire d'une licence en études ibériques obtenue à l'université de Silésie (Catovice) et d'un doctorat de l'Institut de photographie créative de l'université silésienne (Opava, République tchèque).

Des expositions individuelles de ses œuvres ont été organisées au musée d'art contemporain MOCAR à Cracovie, en Pologne (2018), et au musée de Silésie à Catovice (2019). En tant que membre du collectif Sputnik Photos, il a exposé au FOTODOK à Utrecht, aux Pays-Bas (2014), et au Centre d'art contemporain du château d'Ujazdowski, à Varsovie (2016-2017). Il a reçu une mention honorable aux Magnum Expression Awards (2009), a été lauréat des MIO Photo Awards à Osaka, au Japon (2010), et a remporté le prix de la meilleure publication photographique polonaise de l'année (2013). Il a également bénéficié d'une bourse du ministère polonais de la culture et du patrimoine national (2021). Michał Łuczak est l'auteur de plusieurs livres de photographie : *Brutal* (2012), *Koło miejsca / Elementarz* avec Krzysztof Siwczyk (2016), et *11.41* avec Filip Springer (2016). Membre du collectif Sputnik Photos depuis 2010, il co-dirige l'atelier annuel de photographie documentaire. Il enseigne à la faculté d'arts appliqués de l'Université pédagogique de Cracovie.

Déclaration de l'artiste

« Notre maison penche, ça se voit à l'œil nu. Dehors, la chaussée s'enfoncé. Ce phénomène, dû aux galeries minières, se poursuivra bien après la fermeture de la dernière mine. » – **Michał Łuczak**

Je suis originaire de Haute-Silésie, une région du sud de la Pologne où la houille est exploitée depuis plus de 200 ans. Depuis 1989, année de la chute du régime communiste polonais, la Haute-Silésie vit une mutation permanente. La plupart des mines de la région ont fermé, soit parce que les gisements sont épuisés, soit parce que les filons sont trop profonds pour être rentables. L'État polonais a récemment annoncé qu'il n'y aurait plus de mines de charbon en exploitation dans le pays d'ici 2049. Notre maison penche, ça se voit à l'œil nu. Mais on s'est habitués. Dehors, la chaussée s'enfoncé. Ce phénomène, dû aux galeries minières, se poursuivra bien après la fermeture de la dernière mine. En face de la maison, il y a un terril. Un jour, on utilisera ses scories comme une matière première pour construire une route, et le terril disparaîtra. La série *Extraction* est le moyen d'inventorier ma perception, à plusieurs niveaux, de la vie à proximité d'une mine, et constitue une représentation visuelle des effets de l'exploitation minière sur le paysage, l'architecture, l'air qu'on respire et les êtres humains.

Yael Martínez

Naissance : État de Guerrero, Mexique, 1984

Lieu de vie et de travail : Taxco, Mexique

Série : *Luciérnaga* (Luciole)

Biographie

Le travail de Yael Martínez a fait l'objet d'expositions individuelles et collectives sur la plupart des continents. Il a été récompensé à plusieurs reprises pour ses images. En 2019, il a bénéficié d'une bourse du Fonds W. Eugene Smith, d'une bourse de la Fondation Magnum pour la photographie et la justice sociale, et il a remporté le deuxième prix dans la catégorie des projets à long terme du World Press Photo. En 2022, il est devenu membre associé de Magnum et a remporté le prix du concours World Press Photo Contest pour la région Amérique du Nord et Amérique centrale. Son travail paraît régulièrement dans des grands titres de la presse comme *National Geographic*, *Aperture*, *The New York Times*, *Time*, *The Wall Street Journal*, *The New Yorker*, *Vogue Italia*, *Bloomberg* ou *Vrij Nederland*. Il est représenté par la galerie Patricia Conde, à Mexico.

Déclaration de l'artiste

« Les trous d'épingle dans mes images constituent une analogie du traumatisme. Ils représentent la manière dont les êtres humains sont capables de transformer une énergie ou une situation négative en quelque chose de positif – autrement dit, de transformer l'ombre en lumière. » - **Yael Martínez**

J'ai démarré ce projet comme une étude sur la résilience. Mon idée était de réaliser le portrait de gens qui avaient subi des traumatismes et qui luttaienent contre la violence là où ils habitaient, ou de personnes qui avaient risqué leur vie en émigrant pour échapper à cette violence et subvenir aux besoins de leur famille restée sur place, devenant ainsi leur pilier économique. J'ai pris des photographies et percé les tirages de trous d'épingle, pour faire passer la lumière. Ces trous constituent une analogie du traumatisme. Ils représentent la manière dont les êtres humains sont capables de transformer une énergie ou une situation négative en quelque chose de positif – autrement dit, de transformer l'ombre en lumière.

Chaque photographie devient une personne, un corps et une métaphore de l'humanité. La beauté de l'œuvre vient de la résilience de nos âmes, qui résistent face à un endroit, à un espace ou à un corps physique. Je cherche à créer des œuvres qui reflètent l'époque dans laquelle nous vivons et qui incarnent l'identité latino-américaine et mexicaine. Je suis convaincu qu'en utilisant la photographie comme support de dialogue dans le cadre de l'enseignement, de la culture et de la politique, nous pouvons créer un monde meilleur avec des voix qui se feront entendre et des perspectives différentes.

Richard Renaldi

Naissance : Chicago, États-Unis, 1968

Lieu de vie et de travail : New York, États-Unis

Série : *Disturbed Harmonies*

Biographie

Le travail de Richard Renaldi a été présenté au George Eastman Museum de New York et au Musée de la ville de New York. Il est l'auteur de cinq livres, dont une autobiographie visuelle, *I Want Your Love* (Super Labo, 2018). Sans oublier *Richard Renaldi: Figure and Ground* (Aperture, 2006), *Fall River Boys* (Charles Lane Press, 2009), *Touching Strangers* (Aperture, 2014) et *Manhattan Sunday* (Aperture, 2016). Son projet *Billions Served* a été présenté dans *The New Yorker* et le *Financial Times*. En 2015, il a reçu une bourse de la John Simon Guggenheim Memorial Foundation. En 2008, Richard Renaldi a fondé la

maison d'édition Charles Lane Press, qui publie le travail de photographes montants ou méconnus, ainsi que des projets refusés par d'autres. Depuis 2004, il est engagé auprès de Visual AIDS en tant qu'archiviste, collecteur de fonds et donateur. En 2011, il a reçu le prix Bill Olander, saluant son engagement en faveur de l'activisme artistique, de la prévention et de la lutte contre le sida, et du soutien à d'autres artistes atteints de cette maladie.

Déclaration de l'artiste

« Mes photographies représentent les harmonies perturbées décrites dans l'ouvrage de George Perkins Marsh, *Man and Nature*, publié en 1864. Elles expriment le désir d'un artiste de rétablir une harmonie entre les hommes et la nature, dont ils se sont profondément éloignés. » - **Richard Renaldi**

Les hommes sont perturbés sur une Terre perturbée. Les instances économiques et politiques n'ont pas réussi à apaiser leurs angoisses. La force physique n'offre qu'une protection illusoire. Bien que la suprématie masculine n'ait jamais été prédestinée, les ambitions des hommes puissants ont hanté le passé et remodelé la nature. Quelle est l'origine de ce malaise ? Est-ce parce que les hommes sont plus susceptibles que les femmes de commettre et de subir des actes de violence meurtrière, d'être appelés au combat, d'être emprisonnés, soumis à des châtements corporels ou exécutés ? Est-ce dû à leur espérance de vie plus courte ? Peut-être le « mandat biblique » consistant à dominer tout ce qui bouge sur Terre a-t-il exercé sur eux une pression excessive. De nouvelles recherches archéologiques et anthropologiques – ainsi que de nouvelles façons de déchiffrer les données anciennes – ont révélé que les sociétés dominées par les hommes étaient une invention du monde moderne. Les mécanismes exacts par lesquels ils ont accaparé le pouvoir au cours des derniers millénaires ne sont toutefois pas entièrement décryptés. Pour l'instant, la littérature et l'art doivent combler les vides dans les récits. Mes photographies expriment le désir de rétablir une harmonie entre les hommes et la nature, dont ils se sont profondément éloignés.

Federico Ríos Escobar

Naissance : Manizales, Colombie, 1980

Lieu de vie et de travail : Medellín, Colombie

Série : *Paths of Desperate Hope*

Biographie

Parmi les premières expositions de Federico Ríos figurent *The Signature of Los Rios* à Video Guerrilha à São Paulo (Brésil, 2013), et *Transputamierda* au Festival international de photographie Valongo à Santos (Brésil, 2016). En 2017, il a présenté son travail sur les FARC, les forces armées colombiennes, au LaGuardia Community College, à New York, au festival de la photo de Kaunas, en Lituanie, et au festival Unseen d'Amsterdam. Sa dernière exposition, *Los días póstumos de una guerra sin final*, a été inaugurée à la Bandy Bandy Gallery de Bogota en février 2020. Il a remporté divers prix, dont le prix du jury aux Days Japan (2017), le premier prix dans la catégorie News Series aux POY Latam (2017), le Hansel-Mieth-Preiss (2019), le prix du Visa D'Or ICRC (2023) et le prix du photojournaliste de l'année à POY Latam (2023). En 2012, l'université Jorge Tadeo Lozano de Bogota et l'université de Caldas se sont associées pour publier le livre photo de Ríos, *La ruta del cóndor*. Son plus récent livre photo, *VERDE*, a été publié en 2021 par Raya dans le cadre d'une collaboration avec le directeur de la photographie Santiago Escobar-Jaramillo. Son travail est fréquemment présenté dans *The New York Times* et dans d'autres publications telles que *Stern*, *GEO*, *Time*, *Paris Match* et *LFI Magazine*.

Déclaration de l'artiste

« Au-delà de l'horreur, nous avons été témoins d'innombrables actes de bienveillance ; des gens tendant la main pour aider des inconnus à échapper au courant, ou cassant des morceaux de sucre pour les partager avec d'autres migrants. » - **Federico Ríos Escobar**

Deux crises convergent dans le « fossé du Darién », un passage dangereux reliant l'Amérique du Sud à l'Amérique centrale : la catastrophe économique et humanitaire qui sévit actuellement en Amérique du Sud, et la lutte acharnée concernant la politique d'immigration des États-Unis. Il y a quelques années encore, quelques milliers de migrants seulement s'étaient risqués à traverser ces 70 kilomètres de jungle sauvage. Mais aujourd'hui, c'est une véritable vague de populations chassées de leur pays natal par des économies ravagées par la pandémie, le changement climatique et les conflits, qui prend ce chemin dans l'espoir de rejoindre les États-Unis. En 2022, 250 000 personnes auraient ainsi traversé le « fossé du Darién », d'après les estimations. J'ai emprunté cet itinéraire migratoire en septembre et en octobre 2022. Nous sommes partis d'une ville balnéaire de Colombie, nous avons traversé des exploitations agricoles et des territoires indigènes, franchi la menaçante colline de la mort – où le fait de se retrouver de nuit peut être fatal – et suivi des rivières sinueuses pour arriver au Panama, dans un camp tenu par les services gouvernementaux. Au-delà de l'horreur, nous avons été témoins d'innombrables actes de bienveillance. Chacun savait qu'il fallait à tout prix avancer. Je ne saurai jamais combien de ceux que nous avons rencontrés y sont parvenus – et combien n'ont pas réussi.

Vanessa Winship

Naissance : North Lincolnshire, Royaume-Uni, 1960

Lieu de vie et de travail : Folkestone, Royaume-Uni

Série : *Sweet Nothings: Schoolgirls from the Borderlands of Eastern Anatolia*

Biographie

Le travail de Vanessa Winship a été exposé dans des festivals et des galeries de nombreux pays, notamment aux Rencontres d'Arles (France, 2008), à la Side Gallery de Newcastle (Royaume-Uni, 2008-2009), et à la Kunsthal Rotterdam (Pays-Bas, 2009-2010).

Sa première exposition de milieu de carrière s'est tenue à la Fundación MAPFRE (Madrid, 2014), et a été ensuite présentée dans six musées en Espagne et en Italie. Son travail a également été exposé au Musée de la Cohue, à Vannes (France, 2008). En 2018, elle a organisé une grande exposition en solo, *And Time Folds*, aux côtés des œuvres de Dorothea Lange (1895-1965) à la Barbican Art Gallery (Londres). Ses œuvres se trouvent notamment à la National Portrait Gallery (Londres), au Do Good Fund (Columbus, États-Unis), à la Sir Elton John Photographic Collection (Royaume-Uni), à la Fundación MAPFRE (Madrid), à la Fondation Henri Cartier-Bresson (Paris) et à la Tate Britain (Londres). Elle a reçu deux fois le prix du World Press Photo Contest (1998 et 2008), et elle a été élue photographe de l'année aux Sony World Photography Awards (2008). Elle a également reçu le prix Henri Cartier-Bresson (2011). Vanessa Winship est l'auteur et le sujet de plusieurs monographies : *Schwarzes Meer* (mareverlag, 2007) ; *Sweet Nothings* (Foto8 et *Images En Manœuvres*, 2008) ; *She dances on Jackson* (MACK et HCB, 2013) ; le coffret *Seeing the Light of Day* (B-Sides Box Sets et EDITIONS EDITIONS, 2020), et *Snow* (Deadbeat Club, 2022), qui mêle des images du monde rural de l'Ohio à une nouvelle de Jem Poster intitulée *Ice*.

Déclaration de l'artiste

« Connaissant le statut de ces filles, je voulais leur donner un petit moment d'importance devant un objectif. » **Vanessa Winship**

Les écolières en robe bleue, col en dentelle et corsage brodé étaient un symbole de l'État turc. Cet uniforme était le même dans toutes les écoles du pays, y compris dans les territoires frontaliers avec l'Irak, l'Iran, la Syrie et l'Arménie, appelés par euphémisme « zones d'urgence » à cause de la guérilla. Mais celles qui le portaient étaient simplement des petites filles. Dans ces régions, la vie est difficile. À l'époque, la décision d'envoyer les filles à l'école se heurtait à la fois aux valeurs traditionnelles, selon lesquelles elles sont censées rester à la maison, et à une profonde méfiance à l'égard de tout ce qui représente l'État.

Conscient de cette situation, le gouvernement turc avait lancé une campagne visant à inverser la tendance. Je voulais donner à ces écolières un petit moment d'importance devant un objectif. Outre le symbole de l'uniforme, les longs trajets pour aller à l'école et l'austérité du paysage, j'espérais aussi attirer l'attention sur ce que pouvaient ressentir ces jeunes filles « juste avant » le déclic de l'appareil : ce moment où tout est possible, où la représentation de soi bascule dans la conscience.

Vasanthan Yogananthan**Naissance** : Grenoble, France, 1985**Lieu de vie et de travail** : Marseille, France**Série** : *Mystery Street***Biographie**

Le premier grand projet de Vasanthan Yogananthan a été *Piémanson*, une série réalisée au cours de cinq étés (de 2009 à 2013) sur la dernière plage sauvage de France. Son projet en sept livres, *A Myth of Two Souls* (2013-2021), inspiré du superbe récit indien *The Ramayana*, a fait l'objet d'expositions individuelles au Musée de l'Elysée à Lausanne, en Suisse (2019), au Chanel Nexus Hall, à Tokyo (2019), au DECK, à Singapour (2020), et au Belfast Photo Festival, au Royaume-Uni (2023). Le projet a également été montré dans le cadre des expositions collectives *Illuminating India: Photography 1857-2017* au Science Museum, à Londres (2017) et *Body Building* de la Fondation Ishara Art, à Dubaï (2019). Yogananthan a reçu plusieurs prix, dont le Prix Levallois, à Paris (2016) et *Emerging Photographer of the Year* dans le cadre des ICP Infinity Awards à New York (2017). La même année, il a été sélectionné pour le programme Foam Talent, à Amsterdam. Ses livres *Dandaka* et *Amma* ont été récompensés respectivement par le Prix du livre photo-texte des Rencontres d'Arles (2019) et la Mention spéciale du jury au Prix du Livre Paris Photo - Aperture Foundation (2021). En 2022, Vasanthan Yogananthan a participé à *Immersion*, commission photographique franco-américaine créée par la Fondation d'entreprise Hermès (Paris), en partenariat avec la Fondation Henri Cartier-Bresson (Paris) et l'International Center of Photography (New York). En 2014, elle a co-fondé la maison d'édition Chose Commune, basée à Marseille.

Déclaration de l'artiste

« Mes photos offrent un aperçu du quotidien de l'enfance : sa routine, sa répétitivité, ses micro-événements. *Mystery Street* fonctionne à la fois comme une conversation avec le réel et comme une évasion vers de multiples possibilités de récit faisant écho à la liberté des jeux d'enfants. » - **Vasanthan Yogananthan**

Au cours de l'été 2022, j'ai passé trois mois à réaliser *Mystery Street*, une œuvre centrée sur le thème de l'enfance à la Nouvelle-Orléans, en Louisiane. Le patrimoine de cette ville, qui compte 300 ans d'histoire, a été en partie anéanti par le passage de l'ouragan Katrina en 2005, soit avant que naissent les enfants que j'ai photographiés. Comme eux, cette ville voit son avenir fortement menacé par le changement climatique. Composée principalement de portraits tirés sous le soleil ardent de la Louisiane, *Mystery Street* fonctionne à la fois comme une conversation avec le réel et comme une évasion vers de multiples possibilités de récit faisant écho à la liberté des jeux d'enfants. J'ai noué une relation de confiance avec chaque enfant, en jouant un rôle aussi bien actif que passif : parfois les enfants me cherchaient, parfois ils m'oubliaient complètement. Mes photos offrent un aperçu du quotidien de l'enfance : sa routine, sa répétitivité, ses micro-événements. Chaque photographie tente de contrer le fardeau de la représentation souvent attribué aux communautés noires et de se concentrer sur l'humanité de cette période de transition dans la vie de ces enfants.

Informations pratiques et contacts presse

Exposition « Prix Pictet *Human* »

Dates Du 19 octobre 2024 au 19 janvier 2025

Horaires Entrée libre, tous les jours de 11:00 à 19:00

Lieu Espace d'exposition *Ratskeller*, entrée rue du Curé

Accessibilité Exposition accessible aux personnes handicapées moteur et à mobilité réduite

Visite guidée gratuite de l'exposition **Tous les samedis à 15:00**

19.10 (FR)
26.10 (EN)
02.11 (LU/DE)
09.11 (FR)
16.11 (EN)
30.11 (LU/DE)
07.12 (FR)
14.12 (EN)
21.12 (LU/DE)
28.12 (FR)
04.01 (EN)
11.01 (LU/DE)
18.01 (FR)

Pour toutes les visites : entrée libre et sans inscription

Visuels presse cerlecite.lu/fr/press
<https://egnyte.suttoncomms.com/fl/rr34RNaAqD>

Plus d'informations En savoir plus sur le Cercle Cité :
cerlecite.lu

En savoir plus sur le Prix Pictet :
prixpictet.com

Contacts presse Iyoshi Kreutz, Responsable communication
T : +352 46 49 46-25
iyoshi.kreutz@cerlecite.lu

Laurène Him, Chargée de communication et médias
T : +352 46 49 46-20
laurene.him@cerlecite.lu

Cordelia Apold chez Sutton
cordelia@suttoncomms.com
